Orpheligne

Ginette Michaud

Numéro 9, printemps 2006

À la mémoire de Jacques Derrida

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/641ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (imprimé)

1920-8812 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Michaud, G. (2006). Orpheligne. *Contre-jour*, (9), 151–158.

Orpheligne

Ginette Michaud

La scène pourrait, aurait pu se passer, comme ce fut si souvent le cas, au téléphone. Je lui aurais dit, je lui dirais, comme en ce moment même : « J'ai commencé un texte pour vous », bredouillant aussitôt « sur », « autour de » vous, hésitant toujours indéfiniment sur le choix de la préposition, n'en trouvant aucune (gardant muette la seule qui eût peut-être convenu). Je lui aurais dit : « Ce texte n'est pas un texte, il n'a ni syntaxe ni phrase, il tient en un seul mot, je ne sais pas ce que j'en ferai, ce qu'il fera de moi plutôt, il est venu tout seul, sans provenance, il a surgi à l'improviste sans que je l'aie vu venir, il m'est tombé dessus, ou par derrière, comme tout événement incalculable, imprévisible, il m'a soufflé à l'oreille : "orpheligne". » J'ai trop bien compris, en murmurant tout bas ce mot, ce qu'il allait me conduire à dire, je suis restée sans voix. À l'autre bout de la ligne, le silence résonne douloureusement à mes oreilles dans le noir du noir de cette nuit, mais pas sans que je perçoive encore, que je m'imagine entendre ce qu'il aurait pu, ce qu'il me répondrait, peut-être avec un indéfinissable sourire, avec l'accent de compassion si singulier qu'il pouvait donner à ces mots si simples, que je n'ai jamais entendu prononcer par personne avec l'inflexion unique qui était la sienne : « Ma pauvre... » Ou encore, parce que la ligne téléphonique lors de ces conversations outremer n'était pas toujours très bonne et qu'elle dédoublait étrangement la voix en écho, inscrivant un décalage

qui m'obligeait à entendre ce qui était dit comme venant d'une autre, il aurait peut-être dit, en comprenant mal et trop bien à la fois le nom de ce texte qui me serait dicté : « Offre une ligne, c'est bien ce que vous avez dit ? Je n'ai pas bien entendu... » Et moi, je me serais étonnée à part moi, comme chaque fois, qu'en dépit de la communication si mauvaise, des appareils et prothèses qui jouaient aussi leur partie pour tout embrouiller, sans parler de mon accent qui le faisait un peu souffrir (j'espère encore aujourd'hui moins que celui de René Char dont il a dit tant de mal dans *Le monolinguisme de l'autre* : cette affaire d'accent et de pureté de la langue fut d'ailleurs au cœur de notre premier échange, ici à Montréal en 1997, et elle revint souvent par la suite), je me serais étonnée encore qu'il reste là, comme en toute situation, le plus fin analyste, le veilleur le plus vigilant de la langue qui soit, celui qui savait le mieux en toute circonstance y déceler une ligne de fuite ou une fugue, une effraction ou une anfractuosité, une veine indécidable, indescellable qui pouvait tout miner, tout renverser, tout faire sauter, d'un autre sens encore, en toute phrase. Bien entendu, cette scène du téléphone elle-même, cette pauvre fiction qui semble se débattre avec la dénégation de la séparation, de l'interruption infinie qui « vient à la mort creuser encore d'infini cette séparation première, interruption déchirante au cœur de l'interruption même », il l'aurait anticipée jusque dans le détail, de la manière la plus juste, la plus émouvante lorsque, au sujet d'Emmanuel Lévinas, il rappelle cette angoisse qu'il sentait chez lui, « quand, au téléphone par exemple, il semblait à chaque instant appréhender la coupure et le silence ou la disparition, le “sans-réponse” de l'autre qu'il rappelait aussitôt et rattrapait d'un “allô, allô” entre chaque phrase et parfois au milieu même de la phrase » (*Chaque fois...*, 248).

Le mot qui m'a demandé l'hospitalité ne me laisse pas quitte pour autant. Quelle ligne ouvrir, de quelle lignée l'orpheligne que je suis pourrait-elle ce soir repartir pour évoquer la voix de Jacques Derrida telle qu'elle l'entend en chacun de ses textes ? Ma carte pré-payée m'indique qu'il me reste une minute à peine avant qu'elle soit épuisée, j'ai trois allumettes dans ma poche, je vais les craquer une à une en cherchant à partager avec vous trois épiphanies de Jacques Derrida, formant le vœu, point secret, que vous n'oubliez pas, que vous gardiez en mémoire

chacune de ces images de lui, lui qui n'aimait aucune des images de lui qui lui revenaient et qui allaient le fixer — mais une épiphanie, est-ce une image ? elle flambe, se consume, et il y a là cendre, sauf pour la mémoire, la vôtre, qui en gardera peut-être trace éphémère.

Voici cette première allumette, celle du philosophe en *infans*, scène inouïe, jamais vue dans toute l'histoire de la philosophie : le voilà posant comme l'inépuisable de sa parole même — El Biar, le si bien-nommé « puits » du lieu natal, ou, comme vous voudrez, sa mère sans langue maternelle qui, dans « Circonfession », meurt « en perdant la mémoire, la parole et le pouvoir de nommer » — l'aphasie : « Parce qu'il est donc privé de toute langue [...] parce que ce monolingue est en quelque sorte *aphasique* (peut-être écrit-il parce qu'il est aphasique) » dit-il dans *Le monolinguisme de l'autre*, il est jeté, projeté dans une langue sans itinéraire, qui n'arrive pas à s'arriver, il doit « traduire la mémoire de ce qui précisément n'a pas eu lieu », « produire, en l'avouant, la vérité de ce qui n'avait jamais eu lieu » (117,118). Il faudra un jour, ailleurs, suivre à la trace, sans l'effaroucher, sans le sentimentaliser mais en s'en affectant, en l'accompagnant à distance sans se presser pour le consoler, cet *infans* dans l'œuvre de Derrida, l'une de ses figures les plus exposées et vulnérables : enfant perdu au marché, secouru à travers le voile de ses yeux aveuglés de larmes par « des êtres de nuit, des fantômes bienveillants » (*La carte...*, 40) qui le guideront vers la voiture de son père ; enfant apeuré qui, toutes les nuits, appelle sa mère « jusqu'à ce qu'on le laisse dormir sur un divan près des parents » ; « ... cet enfant que les grands s'amusaient à faire pleurer pour un oui ou pour un non, qui devait toujours pleurer sur lui-même avec les larmes de sa mère : "je me plains", "je me fais de la peine", "j'ai de la peine pour moi", "je me pleure", "je pleure sur moi" — mais comme un autre, un autre pleuré par une autre pleurant, je pleure depuis ma mère sur l'enfant dont je suis le substitut... » (« Circonfession », 115, 114) ; l'enfant juif subissant l'injure, l'*injury* de l'apostrophe blessante qui le précipitera vers le « destin scellé dès l'enfance d'un petit Juif français doublé d'un petit Juif indigène d'Algérie, d'une Algérie mal-nommée ou sur-nommée Algérie française, qui le fut de moins en moins, et que l'enfant n'a guère connue, en somme, qu'en temps de guerre, d'une guerre l'autre » (« Abraham... », 29) ; l'enfant

désormais « *confié et condamné au mutisme* », c'est bien ce que *infans* dit sans le dire : « comme si tel silence, un silence déterminé, et point n'importe lequel [...] un silence qu'on protège et qui protège » (16) devait à tout prix être sauvegardé, selon le paradoxe mis à l'abri dans ce mot même. Qui mieux que Derrida aura parlé de cette garde du secret confié, « un secret tellement plus grand et plus grave que moi » qui l'aura de naissance, « dès la naissance ou *presque* à la naissance » (17), confiné au mutisme, au silence têtue, à la parole coupée (car la circoncision ne coupe pas que la chair) ? « Le silence dont je parle aura donc été, il reste encore à la fois choisi et non choisi, indécidablement décidé par moi sans moi, par l'autre en moi. Au risque sans fin du tragique ou du risible malentendu » (17), comme pour cet Abraham, orphelin, pupille de je ne sais même plus quelle nation, dit-il, « enfant perdu — mais qui cède peut-être encore à l'obscur faiblesse de se sentir comme un peu élu à cet être en perdition » (16), mais il ajoute aussitôt, au sujet de cet autre Abraham de Kafka, mauvais élève au fond de la classe, qu'il serait « toujours tenté de penser » qu'il « fait surgir plus d'avenir que tant d'autres [...] en nous appelant à cette vérité [...] que quiconque répond à l'appel doit continuer à douter, à se demander s'il a bien entendu, s'il n'y a pas de malentendu originaire, même si c'est bien là son nom qui a résonné » (41)... Et comment oublier l'hétéroautoportrait — autoportrait interjeté — d'Artaud le Mômo, d'une part « l'enfant, l'innocent, le fou désarmé qui revient faire le procès de la machine qui le détient et le détruit, corps et âme », « mais en même temps, *d'autre part*, indissociablement, le réquisitoire de cet enfant innocent qui porte le grief de ce Mômo meurtri, assassiné, mortifié, momifié, il porte aussi des coups », cet enfant « glosso-poète » qui « cherche à renaître après vingt siècles et non plus cent ans d'histoire, il réapprend, il nous réapprend un langage d'avant le langage, là et quand le langage est parti, parti de moi, vociférant d'un coup des syllabes qui n'avaient encore jamais été prononcées » (*Artaud...*, 46-47)... Et cet autre enfant, comment être juste avec lui, je tremble de le demander pour celui qui pensait au sans-retour en ces termes dans *La contre-allé* : « Depuis que je suis enfant, c'est la source d'un étonnement infatigable devant ce que vraiment je ne comprendrai ni n'accepterai jamais : être adulte, pour moi, pour l'enfant

que je reste, c'est continuer ou recommencer à vivre après la mort d'un proche. Je me rappelle le jour où j'ai vu mon père, en 1940, dans le jardin allumer une cigarette une semaine après la mort de mon petit frère Norbert : "Mais comment peut-il encore ? Il sanglotait il y a huit jours !" Je n'en suis pas revenu. » (29) Et nous, que ferons-nous ? Comment ferons-nous pour lui revenir et ne pas en revenir ?

Ma seconde allumette est pour le rêveur, celui qui le premier, le seul, avec cette force, cette force faible des sans-pouvoir, des exposés, des sans-abri a osé tresser cette chaîne — « cela peut être aussi bien le rêve, la langue, l'inconscient, que l'animal, l'enfant, le Juif, l'étranger, la femme » (*Fichus*, 30) —, et qui s'est porté à la défense de chacun de ces « sans défense », sans jamais les oublier ou les laisser se perdre en chemin, donnant voix, chaque fois au cœur des questions les plus difficiles, à la voix de chacun de ces autres en lui. L'enfant qu'il a été et qu'il reste n'a abandonné aucun de ces vocables — « Rêve, idiome poétique, mélancolie, abîme de l'enfance » — « qui attendent en nous » (29). Quel autre philosophe aurait eu l'audace dans un discours tout ce qu'il y a de plus officiel, de réaffirmer, onze jours après le 11 septembre, le pouvoir sans pouvoir du rêve comme seule réponse politique responsable ? Quel philosophe se présenterait en disant, dans une grammaire qui ébranle toutes les limites entre le constatif et le performatif, « Je rêve. Je somnambule. Je crois avoir rêvé [...] je rêve encore sans doute de savoir vous parler non seulement en brigand mais poétiquement, en poète » (22) ? Un philosophe qui s'adresse à nous « dans la nuit *comme si* au commencement était le rêve » (18), qui lance les questions philosophiques qui nous feront à notre tour rêver, entrer dans son rêve comme il le disait de Joyce — « ... je devais en fait aussi comprendre et partager son rêve : non seulement le partager en le faisant mien, en reconnaissant mon rêve en lui, mais aussi le partager en *appartenant au rêve de Joyce* ; en y *prenant part* [...]. Ne sommes-nous pas le rêve de Joyce, ses lecteurs rêvés, ceux dont il rêvait et que nous rêvons d'être à notre tour¹ ? » Nous rêverons donc avec lui, grâce à lui, des questions philosophiques qui ne prennent plus la forme prescrite, prévue et prévisible du « Qu'est-ce que... ? », mais qui réveillent ce qui — qui ou quoi — sommeille dans ce « qu'est-ce... » ou cette caisse, pour emprunter

au mot d'Hélène Cixous : « Entre rêver et croire qu'on rêve, quelle est la différence ? [...] Un rêveur saurait-il d'ailleurs parler de son rêve sans se réveiller ? [...] Est-on responsable de ses rêves ? » (*Fichus*, 12, 11) Lui, il caresse le « fichu » du rêve de Benjamin, il montre comment debout, les yeux ouverts, on peut rêver du mot « rêve » et hériter de la raison du rêve et, oui, rêver sans se réveiller.

Ma dernière allumette sera pour celui qui n'a cessé de redire qu'il n'aimait que l'impossible, qu'il n'aimait que la mémoire — « je n'aime que la mémoire, autre nom de l'avenir après lequel je cours, et je cours, et je cours » (*La contre-allée*, 31) — : je veux parler bien entendu du veilleur. Ce philosophe, ce « marrane de l'Algérie française », aura aussi été une veilleuse, il aura aimé comme personne la richesse de ce mot français, « veilleuse », la « petite flamme [qui] surnageait à la surface d'un verre d'huile » que « sa mère allumait à El Biar dès le vendredi soir » (« Le veilleur... », 67), la flamme qui veille, entretient, surveille le foyer du secret. Mais la flamme est aussi vulnérable et vacillante que le secret qu'elle garde. Elle « peut signer la mémoire endeuillée de ce qu'il [Derrida parle ici du marrane portugais de la photo de Frédéric Brenner auquel il s'identifie passagèrement] se rappelle et sur qui il veille encore, mais elle peut aussi pleurer l'amnésie, l'oubli de cela même qu'il eût fallu veiller à veiller — et qui menace de s'éteindre au prochain souffle de l'histoire. [...] “Nous nous souvenons à peine de ce que nous avons en mémoire. Nous ne savons plus assez clairement de quel passé nous sommes en mémoire. Mais nous sommes en mémoire” » (67). La veilleuse, il ne faut pas l'oublier, c'est aussi le nom d'un autre texte de nuit et d'aube de Jacques Derrida dans lequel il exprimait le phantasme de toute orpheligne qui n'est pas, comme on le croit trop facilement, celui de l'autoengendrement tout-puissant, mais bien plutôt celui d'inventer enfin une ligne autre, fuguée et fugitive, une ligne d'entre les lignes, irréductible à la lignée et au lignage, à la généalogie et au scénario familial générique, où l'on pourrait, au-delà de la pulsion de mort, de tout parricide et matricide, trouver une « Nouvelle règle de vie : respirer sans écriture, désormais souffler au-delà de l'écriture », « commencer à aimer l'amour sans écriture, sans phrase, sans meurtre », « écrire sans tuer personne », comme il en formait le triple vœu, peut-être

pour lui-même aussi le 15 juillet 2000, le jour de son anniversaire, dans « La veilleuse... » (30, 31).

Saura-t-on jamais lire, le lire, comme il l'a demandé, de manière si pressante, si généreuse pour tant d'autres — Cixous, Blanchot, Celan tout particulièrement —, c'est-à-dire « depuis le gage donné, et donné en premier lieu à ce qu'il s'agit de *lire enfin*, à la hauteur de ce que vous avez à lire » (« Un ver... », 79) ? La chance de l'avenir, il y croyait, Jacques Derrida, lui qui savait si bien qu'« au fond, c'est plus tard que tout cela a une chance d'apparaître » (*Apprendre...*, 35) et lors de notre dernière rencontre en octobre un sourire très doux lui était venu quand je lui avais parlé des lecteurs fervents qui étaient ici en train de se former à l'étude de son œuvre... La question qu'il n'a cessé de porter, de sauver, nous la recueillons aujourd'hui en l'écoutant dans cet entretien du mois d'août qui n'était pas alors encore le dernier et qui ne le sera donc pas, jamais : « Chaque fois que je laisse partir quelque chose, je vis ma mort dans l'écriture. Épreuve extrême : on s'exproprie sans savoir à qui proprement la chose qu'on laisse est confiée. Qui va hériter, et comment ? Y aura-t-il même des héritiers ? C'est une question qu'on peut se poser aujourd'hui plus que jamais. Elle m'occupe sans cesse. » (*Apprendre...*, 34) Je crois pouvoir dire que cette question, ces questions ne resteront pas lettre morte, même si elles n'échapperont pas à la destinerrance. La pensée de Jacques Derrida, la ligne de vie qu'il s'est désespérément voué à ouvrir en toute question, fera l'objet de disséminations, de différends, de différences, de transformations, de traductions, de malentendus, en bien comme en mal, et le lire, le relire, retenir le verdict de l'interprétation pour seulement bien lire, ce sera toujours un moindre mal, un meilleur bien, un pas gagné pour la justesse et la justice, peut-être le *benedictum*, de la pensée. Il sera impossible de ne pas le croiser sur notre chemin, qu'il s'agisse de philosophie, de religion, de droit, de politique, de psychanalyse ou de littérature ; impossible de ne pas le voir apparaître à chaque tournant comme ces citations-brigands de Walter Benjamin « qui surgissent brusquement afin de dépouiller le lecteur de ses convictions² » pour nous rappeler à plus de vigilance, plus de complexité, toujours plus d'attention à l'infinie et *unheimlich* puissance du langage. Je pense ici tout particulièrement à l'importance de la tâche

qui nous attend dans cette seule expression, « démocratie à venir », qui est devenue l'un des nombreux substituts métonymiques du nom de Jacques Derrida, expression à laquelle les Actes de la foisonnante décade de Cerisy de 2002, recueillis sous ce titre par mon amie Marie-Louise Mallet et qui viennent tout juste de paraître aux Éditions Galilée, essaient de donner résonance

« On hérite toujours d'un secret — qui dit “lis-moi, en seras-tu jamais capable ?” », demande Jacques Derrida dans *Spectres de Marx* (40). Dans le noir du noir de cette nuit, l'orpheligne que je suis ne peut, tout comme il l'aura lui-même fait tant de fois, chaque fois unique, en citant les vers de Paul Celan — « Nul ne témoigne pour le témoin » et surtout « *Die Welt ist fort*, il faut que je te porte / le monde est là, loin, au loin, *Ich muss dich tragen* » — que s'effacer devant la ligne du poème, unique et solitaire, le *one line poem* de Jacques, ce soir pour Jacques, pour la mémoire du cœur et de ce qui, du poème, s'apprend par cœur, comme une prière, oui, une vraie « Prière à desceller d'une ligne de vie ».

¹ Jacques Derrida, *Acts of Literature*, 74 ; passage cité et traduit par Jean-Michel Rabaté, « Comment c'est : un déconstruire inchoatif, allégorique », *Cahier de L'Herne. Derrida*, n° 83, Paris, Éditions de L'Herne, 2004, p. 391.

² T.W. Adorno, « Portrait de Walter Benjamin », dans *Prismes. Critique de la culture et société*, trad. G. et R. Rochlitz, Paris, Payot, 1986 [1955], p. 211 ; cité par Jacques Derrida, *Fichus*, 22.